



Revue européenne des migrations internationales

vol. 25 - n°3 | 2009
Anthropologie et migrations

Giulia BONACCI, *Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie*

Nancy L. Green



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/5003>

DOI : 10.4000/remi.5003

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 201-204

ISBN : 978-2-911627-53-8

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Nancy L. Green, « Giulia BONACCI, *Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie* », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 - n°3 | 2009, mis en ligne le 18 mai 2010, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/5003> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.5003>

NOTES DE LECTURE

BONACCI Giulia

Exodus ! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie.— Paris : Scali, 2008.— 760 p.
ISBN : 978-2-35012-209-0

*D*iasporas, migrations, retours sont concernés par le beau livre de Giulia Bonacci. Les éléments symboliques et pratiques de la construction d'une diaspora, les facteurs qui poussent vers une destination connue/inconnue et ceux, politiques comme économiques, qui attisent le phénomène migratoire, montrent la complexité d'un mouvement inédit, le « retour » des Rastafariens en Éthiopie. Or, ce livre est une belle réflexion sur la notion même de « retour ». Grand thème pour l'histoire des migrations, il s'agit ici d'un « retour » vers un lieu où l'on n'a jamais vécu, mettant en pratique le fondement même de la notion diasporique.

Le livre de Giulia Bonacci tient presque du « suspense ». L'auteure construit son objet bien en amont. Dans une première partie, elle retrace les fondements idéologiques et théologiques du retour avant d'analyser les formes organisationnelles du départ. À partir des lieux d'émigration, en particulier la Jamaïque mais aussi l'Amérique, l'Angleterre voire l'Autriche (le cas de Sister Isheba Tafari), tous les chemins du livre mènent à Shashemene, village à 250 kilomètres au sud d'Addis Abeba.

L'idée diasporique s'appelle ici éthiopianisme, une idéologie politico-religieuse ancienne puis moderne qui s'élabore en dehors de l'Éthiopie elle-même. Intriqué mais spécifique par rapport au nationalisme noir, au panafricanisme ou au garveyisme, l'éthiopianisme crée ses propres rites, ses propres sacralités autour d'une royauté divine. En 1955 (ou quelques années avant, selon les récits) Haïlé Sellassié 1^{er} fait don de terres à Shashemene. L'empereur fait ce don aux Noirs du monde entier, mais ce sont surtout les Rastafariens de la Jamaïque qui répondront ; la critique de la société jamaï-

caine, le push rencontrant le pull du mythe et du don.

Il ne s'agit donc pas seulement d'une histoire des idées. C'est également l'histoire d'individus et de leurs organisations, des pionniers comme Helen et James Piper, originaires de Montserrat dans les Caraïbes passés par les États-Unis, ou celle de Noel Dyer qui va de St. Thomas à Kingston puis se rend en Angleterre où il est rattrapé par la réalité d'un racisme qui l'étonne et l'écœure et le décide alors à continuer sa route, vers Paris, puis le Maroc, et enfin vers l'Éthiopie, parcours réalisé essentiellement à pied ! Mais il s'agit également des organisations comme l'Ethiopian World Federation ou les Twelve Tribes of Israel (Douze Tribus d'Israël) dont Bonacci trace efficacement l'histoire. Exodus ! est donc également une histoire sociale de migration, avec ses institutions, ses parcours et ses péripéties complexes, les dures réalités de l'arrivée confrontant les attentes de l'imaginaire diasporique. Ce qui permet à l'auteure de sociologiser l'histoire du mouvement du retour en Afrique, étudié le plus souvent sous le seul angle de son idéologie. Or, le rude contraste entre idéaux et réalités, jalousies et déceptions jalonnent les parcours, sans parler des liens parfois difficiles entre les pionniers eux-mêmes (par exemple, les Piper) et les « héritiers » qui les suivent. Du côté de la société éthiopienne, les nouveaux venus ne sont pas forcément bien acceptés non plus. Malgré l'identité qu'ils se sont construite, s'identifiant comme Éthiopiens depuis la Jamaïque, ils sont perçus en Éthiopie comme des étrangers, comme des Jamaïcains, voire appelés « Américains ».

Le désir d'émigrer confronté aux réalités de l'immigration est un sujet peu abordé dans le champ de l'histoire de l'immigration, orienté vers les études d'intégration. Qu'en est-il des déceptions des intéressés (et non seulement de leurs hôtes) ? G. Bonacci confronte les textes et les encarts publicitaires encourageant l'émigration avec les entretiens et la parole des acteurs eux-mêmes. Mais elle reconnaît la part

de détermination dans ceux et celles qui s'y sont installés, les multiples contradictions n'empêchant pas les uns et les autres d'assumer leur choix et de rester sur place.

Exodus nous montre une histoire de migrations à la fois convergente et divergente. Shashamene est un lieu où convergent quelques baptistes ou des juifs noirs mais surtout des rastas, venant par vagues différenciés, de l'Amérique du Nord, des Caraïbes, de l'Angleterre, voire de l'Autriche. En même temps, ce mouvement fait également partie d'une autre histoire, plutôt « divergente » celle-là, où les Rastafariens partent de la Jamaïque, et l'on peut les suivre dans leurs ramifications internationales vers les États-Unis ou l'Angleterre, où l'Éthiopie n'est qu'un choix (minoritaire) parmi d'autres.

Cette histoire tissée patiemment à partir de sources multiples puisées sur trois continents (l'Amérique et les Caraïbes, l'Europe, l'Afrique) – archives publiques et privées, entretiens nombreux dans des langues multiples (y compris l'amharic et le créole jamaïcain), allant de la Jamaïque à l'Éthiopie – permet à Giulia Bonacci de rendre vivante cette histoire qui montre bien des pistes pour les historiens des migrations. Certes, le « retour » en Éthiopie est loin d'être une migration de masse, concernant à peine deux centaines de personnes. Il s'apparente, par son idéologie forte, plutôt aux colonies d'utopistes du XIXe siècle ou au projet de retour des Juifs en Israël. Mais, malgré son éloignement des préoccupations « ordinaires » des historiens de l'immigration, le livre de G. Bonacci montre l'importance d'analyser des conditions idéologiques voire idéalistes en amont des migrations – afin de faire une histoire des destinations imaginaires, de leurs possibles, voire de leurs déceptions et de leurs réussites.

Nancy L. Green
Centre de Recherches Historiques
École des Hautes Études en Sciences Sociales

LILLO Natacha et RYGIEL Philippe (dir.)

Images et représentations du genre en migration. Mondes atlantiques XIXe-XXe siècles. — Paris : Publibook, 2007. — 140 p.

ISBN : 978-2-74833-816-4

Cet ouvrage s'inscrit dans la continuité d'une série d'activités de recherches et de publications menée par l'équipe Réseaux-Savoirs-Territoires de l'École Normale Supérieure. Dans ce volume, les auteurs analysent plus spécifiquement les représentations des rapports sociaux de sexe à partir de documents écrits et visuels produits par/sur les migrants. L'attention portée à la mise en scène des migrants et des migrantes aux États-Unis, au Brésil, en Allemagne et en France à travers une perspective de genre relève la place spécifique occupée par les femmes en tant que sujets appartenant à un groupe socialement, économiquement et culturellement dominé ; en même temps, elle œuvre à la compréhension plus générale des processus de production des formes de domination et subalternité. Cette clef de lecture est énoncée dans l'introduction par P. Rygiel : la disqualification du migrant s'accompagne de sa féminisation (l'infériorité des femmes migrantes renforce le déni des hommes migrants) et cette infériorisation ne renverse pas la valeur symbolique des rapports de sexe ; au contraire, elle ne contribue qu'à la reproduction de l'ordre sexuel, qui sous-tend les structures sociales, économiques, culturelles et étatiques.

Janiewski Dolorès (Conquérants et dépossédés d'Amérique. Genre, État et migrations de colons 1790-1890) regarde la triple discrimination (migration, appartenance de sexe, de race et/ou ethnique), en rappelant que « ni la migration, ni les rapports de genre ne peuvent être étudiés de manière pertinente si l'on ne prête pas attention au rôle de l'État ». Aux États-Unis, la construction de l'État-Nation et de la citoyenneté s'est articulée sur une vision genrée et racialisée (« la virilité de l'homme blanc demeure l'archétype de la masculinité américaine ») qui a généré une perte progressive des droits des

femmes, notamment à travers la « domestication des femmes indiennes ».

Et pourtant, dans cette même Amérique, les femmes migrantes ont pu trouver des chemins de liberté. Hilary A. Hallett, (*L'émigration des femmes et les débuts d'Hollywood*) approfondit l'émigration des femmes dans le sud de la Californie liée à l'émergence d'Hollywood entre 1915 et 1925. En 1920, le nombre des femmes surpassait celui des hommes et presque une femme sur cinq était divorcée ou veuve. La création de l'industrie cinématographique et de la culture de masse a transformé Hollywood en un symbole culturel fort qui a offert des possibilités d'ascension sociale, d'égalité, de réalisation personnelle pour les femmes à la recherche d'une « vraie indépendance économique ».

Ginger Jones (*De Bella à Belle : les femmes américaines originaires de l'Italie méridionale en Louisiane*) considère comment les modalités d'intégration dans la société américaine ont suivi une logique de genre, mais également de classe. Dans les faits, le processus d'intégration s'articule sur la référence aux « groupes ethniques dominants » comme le montre la transformation des Italiennes, notamment siciliennes, de bella en belle. Ce glissement d'ordre sémantique rend compte de la progressive assimilation des femmes italo-américaines des comportements et les tactiques de la belle américaine.

Adlai Murdoch (*Récits antillais de métropoles. Genre, identité et diaspora*) analyse le cas des Antillaises en France, altérisées malgré leur nationalité française, et souligne le lien existant entre le fonctionnement du marché du travail, sa segmentation en termes sexués et la reproduction des stéréotypes classiques que les sociétés dominantes imposent aux minorités, notamment aux femmes. Les Antillaises ont accédé au monde professionnel, donc à une certaine autonomie financière, mais la structuration genrée du marché du travail ainsi que les discriminations à l'emploi ont exacerbé les hybridités culturelles et identitaires qui déstabilisent les formes d'appartenances.

L'analyse de la diaspora italienne dans les beaux-arts et les médias, proposée par Meighan Judith (*De la tragédie au triomphe : représentations de l'émigration dans l'art Italie, 1880-1920*), montre que représentations dominantes et subalternes sont aussi genrées, liées à la construction de l'identité nationale inclusive et durable. Le « biais féminin », à la base des représentations sexuées des migrations, a traversé les œuvres des artistes italiens qui ont mis en scène une vision traditionnelle de la femme : « Les figures féminines incarnaient la tristesse, la nostalgie, l'égarement, la réticence à partir ; les figures masculines laissaient voir la patience, la camaraderie tranquille, le stoïcisme, la détermination à penser l'avenir ».

Mais le travail sur l'image féminine peut prendre des chemins inattendus. Monica Raisa Schupun (*Les descendants d'immigrés japonais au Brésil et les chirurgies d'occidentalisation des yeux*) montre que les Nippo-Bréiliens, les Nikkei, qui choisissent la chirurgie plastique des yeux tendent vers une construction d'une « nipponité au féminin ». Cette pratique interroge la relation race/genre car il ne s'agit pas d'un « racisme de marque » : l'opération n'efface pas l'origine et, à travers elle, les femmes cherchent à « améliorer » leurs caractéristiques ethniques. Toucher au corps et aux canons de beauté répond plutôt à une construction identitaire esthétique : « se faire plus belle que les autres ».

La mise en scène de la féminité peut également fonctionner en tant que frontière d'appartenance, comme le montre la figure de Eduardo Migliaccio, alias Farfariello, évoquée par Nancy Carneval (*Le monde à l'envers : représentations des femmes dans le langage du théâtre comique italo-américain*). Ce chanteur italo-américain jouait, travesti en femme et à travers l'image féminine personnifiait l'expérience linguistique et sociale de la vie des immigrés italiens. L'humour avec lequel il faisait usage de l'« italglish » pour décrire l'amour, les malentendus et les difficultés de communications entre hommes et femmes, qu'elles soient italiennes ou américaines, remettait en cause

les codes de communication, notamment en termes de domination et de subordination.

Tous ces articles permettent de constater qu'au même groupe socioculturel peuvent être attribuées des représentations différentes (P. Rygiel) et que, en même temps, les sujets assignés peuvent manipuler ces représentations, notamment s'ils en sont les auteurs. À ce propos, la contribution de Betscher Silke (Perspectives genrées sur des images de soi et de l'autre. Photographies des migrations de travail en Allemagne dans les années soixante et soixante-dix) approfondit un aspect fondamental. Comme elle le rappelle les migrants utilisent les photos « pour que le souvenir ne se perde pas », mais, en même temps, ces photos sont utilisées pour objectiver la situation migratoire ; elles se transforment en une sorte de métaphore qui réinterprète la réalité. De ce fait, l'image de soi (la photo comme ego-document) produite par les migrants peut différer du cliché mental de l'altérité élaborée par la société d'arrivée, comme le montrent certaines photos réalisées par des jeunes turques.

Ce décalage entre auto-représentation et hétéro-représentation soulève une importante question méthodologique qui interroge le chercheur. Les sources privées peuvent constituer une base pour tracer une sorte de « contre-histoire des migrations », mais elles peuvent également servir à la construction d'une mémoire collective « officielle » du devenir intersubjectif et intergénérationnel, comme le montre l'actuel engouement pour les musées des migrations où, souvent, les documents écrits et visuels produits par les migrants y occupent une place privilégiée. Il reste que, dans ce processus d'objectivation du vécu migratoire, les femmes recouvrent un rôle primordial, en tant que gardiennes des images (Betscher Silke), en tant que productrices des romans ou des récits autobiographiques (Adlai Murdoch) ou encore en tant que sujets qui participent à la glorification de l'héritage migratoire (Ginger Jones).

Adelina Miranda
Faculté de Sociologie de Naples
CRESPPA-GTM ; MIGRINTER